

LES ÉCURIES D'AUGIAS...

Le XXII^{ème} Congrès du P.C.U.S. a mis en lumière les divergences profondes qui agitent le monde communiste et menacent d'ébranler son unité. La crise est autrement plus sérieuse que celle qui opposa autrefois, à la mort de Lénine, staliniens et trotskystes. Il ne s'agit plus de tendances, mais de blocs dont les différends dépassent le cadre pour ainsi dire étroit de l'U.R.S.S et intéressent le monde communiste tout entier. Les antagonistes d'aujourd'hui sont: d'un côté les «*ultras*» staliniens (le groupe soviétique «*anti-parti*» avec en tête Molotov, Kaganovitch et Vorochilov, le PC chinois et le P.C. albanais), de l'autre, les «*libéraux*» krouchtcheviens derrière lesquels s'alignent la plupart des partis communistes européens.

La question qui nous intéresse à présent est de savoir quelle est la position du P.C.F. par rapport à Moscou et à Pékin. Est-il pour l'un, pour l'autre, entre les deux? Ne sait-il pas, ne veut-il pas ou bien même ne peut-il pas se situer d'une façon bien définie, prendre ouvertement position?

Pour comprendre son attitude équivoque, il faut remonter en arrière d'au moins une vingtaine d'années, faire un bilan rétrospectif de ses activités depuis cette époque-là et se rappeler aussi que sous la conduite de son chef le «*fil du peuple*», Maurice Thorez, le P.C.F. a toujours été le parti communiste européen le plus inconditionnellement stalinien.

Sa principale préoccupation a été, surtout depuis les remous causés par le pacte germano-soviétique, d'éliminer de son sein tous les déviationnistes, tous ceux qui n'acceptaient pas sans discussion la ligne du parti, tous ceux qui se permettaient d'émettre des critiques à rencontre de la politique stalinienne. Cette attitude intransigeante l'a conduit à un sectarisme stérile et à une absence totale de dynamisme révolutionnaire, alors qu'il bénéficiait de circonstances intérieures favorables à une ascension rapide et même à une éventuelle victoire électorale ou qui lui auraient tout au moins permis d'infléchir l'évolution politique de la France, en particulier depuis ces sept dernières années: la guerre d'Algérie, le malaise social, l'instabilité et les erreurs du gouvernement, la menace fasciste, etc... Il s'est à peu près complètement isolé des intellectuels et d'une grande partie de la classe ouvrière qui sont, comme on le sait, les forces motrices d'un mouvement révolutionnaire. Par les conditions exceptionnelles dont il n'a pas su tirer profit, par sa soumission servile aux directives moscovites, par son refus de coopérer sincèrement avec les autres formations de gauche, par ses échecs répétés, le P.C.F. présente de singulières analogies avec le P.C. allemand de 1933. La leçon n'a pas servi, faisant une fois de plus la preuve que l'Histoire est un perpétuel recommencement. Ce fiasco aurait pu être évité, si seulement le P.C.F. n'était point un grand malade et Maurice Thorez un pantin sénile.

Le mal dont il souffre s'est aggravé en 1956, à la suite du XX^{ème} Congrès du P.C.U.S. quand, dans le cadre de la lutte contre le culte de la personnalité, il n'a pu avaler la pilule de déstalinisation.

Bien qu'il ait eu depuis les plus grandes difficultés pour adopter la ligne nouvelle, il est néanmoins demeuré le vassal du P.C.U.S. S'il ne s'est point tourné vers son concurrent chinois pour lequel il éprouve une vive sympathie bien naturelle, puisque ce dernier en est encore au stade du stalinisme intégral, il y a à cela plusieurs raisons.

Ce flirt avec Pékin était impossible tout d'abord, parce que si les communistes français sont doctrinalement aussi intransigeante que leurs homologues chinois, sur le plan pratique, ils se ressemblent comme le jour et la nuit. Le communiste français n'est pas, en général, un pionnier, un «*avant-gardiste*» capable de sacrifier son confort personnel pour le bien-être collectif. Il n'est pas révolutionnaire, mais tout simplement mécontent du régime actuel, sans plus, ce n'est pas un combattant de la classe ouvrière, mais un «*attentiste*» qui rouspète. Sa lassitude s'explique d'ailleurs fort aisément. Pendant des années, on a détourné son attention des réalités en lui bourrant le crâne de slogans vains, on lui a enseigné que le communisme triomphera nécessairement, que les grandes crises économiques et les millions de chômeurs feront inévitablement basculer l'Occident dans le camp soviétique, que c'est là une loi historique, etc... Il a été déçu et troublé d'autant plus que les sanglantes répressions de Berlin-Est, Poznan et Budapest ont achevé de le

démoraliser. Mais il est quand même resté communiste, par routine et parce qu'il n'a rien à perdre en manifestant ouvertement son opposition à la politique gouvernementale. Le sommet a donc gangréné la base, d'ailleurs très vulnérable, et le P.C.F. est alors devenu un parti dur composé de mous.

Une autre raison qui l'a empêché de se ranger derrière le P.C. chinois est le «*facteur émotionnel*», si l'on peut dire. En effet, la masse des «*camarades*» français considère avec une foi quasi religieuse que la Mecque du communisme est Moscou et non pas Pékin. De plus, il faut également tenir compte des conditions géographiques. L'indépendant P.C. yougoslave étant hors jeu, tous les partis communistes européens, à l'exception bien entendu du P.C. albanais, sont inconditionnellement soumis à l'autorité soviétique et non pas chinoise, et notamment le P.C. italien qui joue le rôle du chef de file. Rompre avec Moscou et s'aligner derrière Pékin équivaldrait pour le P.C.F. à s'isoler complètement de ses homologues européens, à désorienter définitivement ses militants. à en perdre même une grande partie, ainsi que tout le crédit déjà bien faible qu'il possède auprès du prolétariat français, en un mot, à périr par asphyxie. Voilà pourquoi le P.C.F. est obligé de suivre, bon gré, mal gré, le P.C.US.

Les difficultés évidentes qu'il a pour s'adapter à la nouvelle ligne, malgré ses incessantes déclarations de fidélité et d'adhésion totale, n'ont pas été naturellement sans inquiéter les dirigeants soviétiques qui se méfient à raison de Thorez et de sa trop stalinienne équipe. Ils seraient favorables à un remaniement interne du P.C.F. et au changement de la vieille garde par une équipe plus docile et plus dynamique. On l'a vu récemment encore, quand fut proposée une modification des statuts du parti. Cette réforme devait interdire la présence pendant plus de cinq ans d'un même dirigeant au secrétariat général d'un P.C. Mais le moment était mal choisi. Dans la situation présente, un limogeage officiel, même un tant soit peu camouflé, n'aurait fait qu'aggraver la crise que traverse le monde communiste. C'est pour cette raison que le XXII^{ème} Congrès du P.C.U.S. n'a pas adopté le projet en question. Il s'est cependant prononcé en faveur d'un rajeunissement des cadres et la direction du P.C.F. a très bien compris qu'elle était tout particulièrement visée, que cet appel constituait une mise en garde

La menace a produit l'effet voulu. Une réforme de structure est actuellement à l'étude et il est fort probable que Waldeck-Rochet dont l'influence grandit constamment soit appelé à occuper dans un avenir très proche les fonctions de secrétaire général du P. C F. Quant à Maurice Thorez, pour rendre sa disgrâce moins flagrante, on lui accorderait un poste nouveau spécialement créé pour les besoins de la cause celui de «*président du parti*». Cette distinction purement honorifique, bien sûr, le priverait de toute influence sur les décisions du parti et l'écarterait définitivement de la scène politique. Mais tout cela n'est encore qu'un projet qui rencontre pour l'instant de nombreuses oppositions au sein même du P.C.F. Certains estiment que cette présidence serait une formule malheureuse qui donnerait au parti un style vieillot et petit bourgeois que nous lui avons personnellement déjà depuis longtemps reconnu. Mais avec ou sans «*camarade-président*», Waldeck-Rochet pourra néanmoins affermir son autorité et suppléer à la carence de son prédécesseur. L'ancien expert agricole du parti a tous les atouts dans son jeu. C'est un communiste orthodoxe au sens où on l'entend au P.C.F., mais qui a la réputation de n'avoir jamais été un stalinien de choc. Il pourrait donc être l'homme qui marquerait la transition entre le stalinisme «*ultra*» et le krouchtchevisme «*libéral*», qui permettrait le rajeunissement et le renouvellement des cadres, bien que ceux-ci soient peu nombreux, malgré une clientèle électorale encore assez importante. La tâche s'annonce dure et ingrate. Restons-en là car, même si Waldeck-Rochet parvenait à obtenir quelques résultats provisoires, les écuries d'Augias ne seraient pas nettoyées pour autant...

Roland LEWIN.
